4e ANNÉE, N° 159.--- DIMANCHE, 14 JANVIER 1849.

ON S'ABONNE:
A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata.*
Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Paris, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.
A Marseille, chez Mᵐᵉ veuve *Camoin et Cie.*
A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE
ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT
Constantinople...... un an, 8 colonats.
» 6 mois, 4 »
Provinces et Etranger un an, 9 »
» 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:
La ligne...... 5 piastres de 6-8.
Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 14 Janvier.

Les nouvelles que nous avons reçues de la Bosnie en date du 20 décembre, nous annoncent que le gouvernement ottoman, ayant été instruit que des troubles assez sérieux s'étaient élevés, dans ce pays, entre des musulmans et des chrétiens, avait donné l'ordre à quatre bataillons d'infanterie de l'Albanie de s'y rendre sans le moindre retard pour y protéger ces derniers, et qu'à peine arrivées sur les lieux, ces troupes firent quelques arrestations parmi les musulmans, ce qui avait produit le meilleur effet sur les populations chrétiennes. De la sorte, l'autorité locale était facilement parvenue à rétablir la tranquillité dans le pays. Ces nouvelles ajoutent que, par cette conduite aussi impartiale qu'habile, le gouvernement impérial avait donné une preuve de plus qu'il voulait le règne de la justice pour tous les sujets du Sultan sans distinction de culte ni de nationalité, et qu'en retour de cette protection efficace, S. M. I. et ses conseillers pouvaient compter sur la reconnaissance et le dévouement des populations chrétiennes qui, heureuses de ce nouveau régime, étaient bien décidées à fermer leurs oreilles à toutes les incitations séditieuses, et à sacrifier leurs vies, s'il le fallait, pour la défense de la dignité du trône et de l'indépendance de l'empire.

La lettre suivante nous est adressée de Trébisonde, sous la date du 28 décembre, par une personne qui prend le plus vif intérêt à tout ce qui concerne le présent et l'avenir de la Turquie. Nous aimons à croire que les appréhensions sous l'influence desquelles il écrit, ne se réaliseront pas. Néanmoins, comme sa lettre nous paraît inspirée par un bon sentiment, nous croirions manquer à notre devoir que de ne pas la publier. Elle contient, d'ailleurs, une pensée éminemment juste relativement au commerce de transit qui se fait entre la Turquie et la Perse, pensée dont nous avons cherché à mettre le mérite en évidence, il y a déjà plusieurs mois, et qui est pour nous un motif de plus de donner place, dans notre journal, à la lettre de notre correspondant:

« Un commissaire impérial vient d'arriver ici porteur d'ordres pour Rechid pacha, général en chef de l'armée d'Anatolie, et pour le gouverneur-général Hamdi pacha. On ignore encore la teneur de ses ordres; mais Reschid pacha a quitté peu de jours après Erzeroum et se trouve actuellement à Van où il concentre toutes ses troupes disponibles. Le recrutement a commencé à Erzeroum et ses environs en présence du gouverneur-général. Espérons que les hommes éclairés qui gouvernent aujourd'hui la Turquie, organiseront enfin dans la province d'Erzeroum, un corps d'armée suffisant pour faire face à toutes les éventualités, espérons aussi qu'ils songeront à fortifier un peu la partie des frontières qui longent la Géorgie et l'Arménie russe. Un jour pourrait arriver où ces travaux de fortifications opposeraient une barrière à l'invasion. Le gouvernement turc ne doit point perdre de vue les événemens de 1828. Le mauvais état des routes entre Trébisonde et Erzeroum doit aussi appeler la sollicitude des ministres de la Porte; avec quelques sacrifices, le gouvernement turc s'assurerait pour toujours le commerce de transit entre l'Europe et la Perse, qui peut lui être enlevé un jour si la Russie exécute le projet d'une route entre Redout-Kalé et Tiflis. Le transit prend journellement de plus grandes proportions; les revenus de la douane suivent cette marche ascendante. La Porte pourrait donc affecter une partie de ces revenus à l'établissement d'une grande artère entre Trébisonde et la frontière de Perse.

» Les habitans de cette province, tant musulmans que chrétiens, n'ont jamais été plus heureux; quoique très pauvres, l'administration paternelle des lieutenans du Sultan les attache journellement de plus en plus au gouvernement turc. Méhemet-Reschid pacha a beaucoup contribué, par ses talents bien connus, ses qualités personnelles et son esprit de justice, à rallier toute cette province à l'autorité de la Porte. Les troupes qu'il commande sont fort bien tenues, et pendant son séjour à Erzeroum, il n'a cessé d'assister à des exercices qu'il avait rendus journaliers. Grâce à ses mesures de vigueur, le Kurdistan continue à se maintenir dans l'ordre. »

Dans notre feuille du 29 novembre dernier, nous avons annoncé que, par suite du décès de S. A. Ibrahim Pacha, gouverneur-général d'Egypte, un firman impérial du 28 du même mois, élevait à ces fonctions Abbas Pacha, petit-fils de Méhémet-Ali Pacha.

S. Exc. Mazloum bey, ministre de la justice et capou-kéhaya d'Egypte, reçut la mission de se rendre à Alexandrie pour aller porter à S. Exc. Abbas Pacha la décision souveraine, et l'inviter à venir à Constantinople pour y recevoir l'investiture de ses nouvelles fonctions. S. Exc. Mazloum bey partit d'ici le 28 novembre pour se rendre à sa destination à bord du bateau à vapeur de l'état le *Medjidié*. C'est sur le même steamer que, de retour à Alexandrie, d'où il était absent depuis quelque temps, S. Exc. Abbas Pacha quitta cette ville avec S. Exc. Mazloum bey pour se rendre à Constantinople. Après avoir purgé une partie de leur quarantaine aux Dardanelles, ces deux hauts fonctionnaires sont arrivés mercredi dernier dans cette capitale à bord du bateau à vapeur de l'état le *Tidjaret*, que le gouvernement avait envoyé aux Dardanelles pour y être mis à leur disdisposition. A son arrivée dans le port, le bateau à vapeur que montait S. Exc. Abbas Pacha fit le salut d'usage en pareille occasion, qui lui fut rendu par les batteries de Top-Hané. Le nouveau gouverneur de l'Egypte débarqua au palais de *Ferrié*, qui est voisin du palais impérial de Tchéragan, et là S. Exc. termina sa quarantaine. Un des fonctionnaires supérieurs de l'Intendance, M. Leval, se rendit aussitôt auprès d'Abbas Pacha, où il est resté jusqu'à la fin de la quarantaine.

Après sa mise en libre pratique, qui a eu lieu avant-hier, S. E. Abbas Pacha, sur l'invitation du Sultan, s'est rendu hier au palais impérial de Tchéragan, et a été reçu en audience par S. M., qui lui a fait un accueil des plus distingués, et lui a accordé l'investiture de la vice-royauté d'Egypte avec le titre de Vézir, ainsi que les insignes de ces hautes fonctions. L'investiture a eu lieu avec le cérémonial usité en pareille occasion. S. A. Abbas Pacha a offert l'hommage de son dévouement et de sa reconnaissance à S. M. I. le Sultan, qui s'est entretenu avec le nouveau gouverneur de l'Egypte, une très grande partie de l'audience, durant laquelle S. M. n'a cessé de lui donner les preuves les plus positives de sa bienveillance impériale.

S. A. Rèchid pacha, Grand-Vézir, était présent à cette audience.

S. A. Abbas Pacha s'est retiré ensuite au palais de Ferrié où il a reçu la visite des ministres de la Porte et des hauts fonctionnaires.

THÉATRE DE PÉRA.

Des désordres graves ont eu lieu, jeudi dernier, au Théâtre de Péra, et si nous en parlons aujourd'hui, ce n'est pas, qu'on veuille bien le croire, pour ajouter à l'irritation qui a produit, disons le mot, ce grand scandale. On a sifflé, on a crié, on a trépigné pendant plus d'une heure, on a fini par en venir aux mains: rien de plus déplorable. Les dames, ainsi que toutes les personnes tranquilles qui s'étaient rendues à cette représentation pour y applaudir la belle musique de Donizetti, si bien chantée par Mᵐᵉ Vilmot, étaient dans les angoisses en voyant de si terribles manifestations.

Pourquoi donc tous ces troubles? On a dit que, mardi dernier, rappelée sur la scène deux ou trois fois après la représentation de *Linda di Chamounix*, Mᵐᵉ Vilmot avait mis peut-être un peu trop d'affectation à saluer le côté du Théâtre d'où partaient les plus vifs applaudissemens, et pas assez à l'égard du côté opposé qui avait fait entendre une demi-douzaine de coups de sifflets que rien assurément ne justifiait: Mᵐᵉ Vilmot, qui n'a pas eu son égale à Constantinople, — et qui sait si elle l'y aura jamais? — avait chanté ce soir d'une manière admirable.

En supposant vraie l'intention qu'on avait cru remarquer dans l'affectation plus ou moins accusée de Mᵐᵉ Vilmot, il nous semble, — peut-être nous trompons-nous, — que ce mouvement de petite humeur, si tant est qu'il ait existé, ne pouvait s'adresser qu'au petit nombre de siffleurs, et point à ceux qui, étant du même côté que ces derniers, applaudissaient: l'esprit distingué de Mᵐᵉ Vilmot devait en être un sûr garant.

De nos jours, les grands artistes ne sont pas des réprouvés, et puisqu'ils sont rares, sachons les estimer, sachons surtout, autant pour nous que pour eux, ne pas manquer à leur dignité, et ne pas trouver déplacé le soin qu'ils en prennent eux-mêmes. S'ils devaient des remerciemens aux premiers venus qui les sifflent, non parce qu'ils font mal, mais parce que ces siffleurs ont un intérêt peu raisonné à agir ainsi, l'art dramatique, lorsque tout s'élève par la civilisation dont nous nous vantons, serait donc tombé bien bas! Que Dieu nous en préserve, et si cela était, la faute en serait à nous, et point aux artistes qui, à force de veilles et de travaux, parviennent là où nous ne saurions parvenir sans eux: ils nous font sentir, apprécier la pensée des grands génies; ils nous transportent dans les régions des jouissances les plus dignes de l'intelligence humaine. Respect donc aux artistes, si nous voulons nous honorer, respect surtout à eux, s'ils se présentent sous les traits d'une femme bien élevée, qui a eu le tort, facile à comprendre par les gens de bonne compagnie, et qui ont le cœur bien placé, de s'émouvoir en pensant que quelques spectateurs manquaient à l'art en sa personne.

Jeudi dernier, les siffleurs de Mᵐᵉ Vilmot ont voulu, avec une opiniâtreté bien déplorable, qu'elle vînt leur faire amende honorable; ils l'ont voulu lorsque tant d'autres personnes ne le voulaient pas, et celles-ci assurément étaient beaucoup plus nombreuses que les autres. Mettant de côté sa dignité d'artiste et de femme, Mᵐᵉ Vilmot est venue faire le sacrifice qu'on lui demandait; elle l'a fait au rétablissement de la tranquillité et de l'union; et aussitôt, comme pour réparer le mal qu'on venait de lui faire, elle a été l'objet d'une véritable ovation: on l'a applaudie à outrance, on lui a jeté des couronnes! Il faut qu'elle aime bien son art, car, oubliant ce qui venait de se passer, elle a chanté à ravir tout le monde, et cette ovation s'est renouvelée hier avec plus d'enthousiasme encore.

Maintenant que le tumulte est passé, tumulte dont la raison du public, — et par là nous entendons la raison de tout le monde, — saura prévenir le retour, puisqu'il ne saurait profiter à personne, nous nous hasarderons à dire, d'après une rumeur très accréditée, qu'il a eu sa source dans un défaut d'union entre certains membres de la compagnie chantante, qui auraient trouvé ailleurs des adhésions à leurs vues dont la réalisation tendrait à faire décréter l'égalité absolue entre deux talens que la nature et le travail ont rendus inégaux jusqu'à présent. Agir de la sorte, c'est aller, ce nous semble, contre les intérêts bien entendus de la personne à laquelle on veut du bien. Que gagnerait-elle à ce jeu? Si chacun de nous pouvait, en son âme et conscience, s'illusionner, faire abstraction de son intelligence et de son goût, il serait profitable peut-être de tenter l'aventure, et d'essayer de changer la grande majorité en petite minorité. Cela ne se peut, et voilà pourquoi nous prêchons l'union, parce que l'union profite plus aux petits qu'aux grands. Le public de Péra a déjà prouvé que pour rendre justice à ceux qu'il a déjà aimés et qu'il aime encore, il n'a besoin d'abaisser personne: ce qu'il veut, c'est d'être libre de départir équitablement ses bravos; et tenter de le priver de cette liberté, serait agir contre son droit qu'il n'entend pas aliéner: il y tient autant qu'un journaliste.

Est-ce que tout le monde n'a pas intérêt à ce que les désordres de l'autre jour ne se renouvellent pas? Une soirée pareille à celle de jeudi dernier suffirait sans doute pour faire fermer l'unique théâtre de Constantinople. Cette entreprise est placée sous l'autorité exclusive et absolue de la Porte, et dans l'intérêt de l'ordre, elle pourrait croire de son devoir d'en suspendre l'exploitation. Que deviendraient alors et les artistes, et l'*Impresario* qui a mis plus que sa fortune dans ce théâtre, et nous tous privés des seuls plaisirs publics qu'il nous soit donné de goûter à Constantinople?

Que l'on y réfléchisse un peu, et tout le monde, sans exception, sera convaincu que l'union dans les coulisses et hors des coulisses est mille fois préférable pour tous à la mésintelligence. Ajoutons que, quel que soit le degré de supériorité de chaque talent, le public trouvera toujours dans sa conscience la volonté d'être juste dans la dispensation de ses applaudissemens. On n'a droit qu'à sa justice; demander plus, ce serait un privilège qui pourrait faire douter mal à propos du mérite de la personne pour laquelle on le réclamerait.

La situation des Hongrois s'aggrave tous les jours: ils sont attaqués, d'un côté, par les troupes impériales, et de l'autre, par les volontaires de la Serbie et de la Valachie. Ils s'efforcent de tenir tête à leurs redoutables ennemis; mais c'est en vain: si parfois ils obtiennent quelque avantage, l'effet en est si passager, que leur condition ne s'en améliore aucunement. Ils combattent partout avec le courage du désespoir, et partout ils sont repoussés: malheur aux localités qu'ils envahissent; ils se vengent alors cruellement de leurs nombreuses défaites. Voici ce que nous écrit, à ce sujet, notre correspondant de Serbie, en date du 22 décembre dernier:

FEUILLETON.

PAULINE.

Deux heures du matin venaient de sonner à l'Eglise de Saint-Mery, et Pauline était encore assise près du feu qui s'éteignait. La lampe, recouverte d'un globe, jetait une pâle lueur sur son visage plus pâle encore. Le moindre bruit la faisait tressaillir. Elle se levait brusquement, s'avançait vers la fenêtre, écoutant avec anxiété les pas précipités qui, à de rares intervalles, s'approchaient de la maison et se perdaient dans le lointain... lui enlevant sa dernière espérance. Elle revenait s'asseoir en murmurant d'une voix étouffante: — Ce n'est pas lui! — Elle se levait de nouveau; elle allait entr'ouvrir la porte d'une chambre où reposait un bel enfant de cinq ans, sa joie, sa seule consolation dans ce monde. Elle se penchait sur son lit, et de ses lèvres effleurait son front si pur, puisant du courage et de la résignation dans le baiser passionné et chaste que la mère donne à son enfant. Puis elle venait prendre un ouvrage que l'inquiétude la forçait bientôt de quitter.

Enfin la porte de la rue s'ouvrit, et retomba lourdement sur celui qui venait d'entrer. Le cœur de Pauline battait avec force. Quelques minutes s'écoulèrent, et un homme parut sur le seuil de la chambre. Cet homme pouvait avoir trente ans; ses traits étaient beaux et réguliers, mais déjà fatigués; son regard, qui avait été énergique et intelligent, s'éteignait, tant le désordre des sens et de l'âme agissait violemment sur lui. Cet homme, c'était Gustave Robert, le mari de Pauline.

Lorsqu'il vit sa femme, il laissa échapper un vif mouvement d'impatience: — Encore levée, murmura-t-il!

— Je t'attendais, répondit la jeune femme, d'une voix douce et tremblante.

— Et vous avez eu tort, reprit brusquement Robert: Vous vous fatiguez inutilement; mais cela n'arrivera plus.

Pauline arrêta sur lui son grand œil noir, pour pénétrer sa pensée. Le visage de Robert était calme. Il prit un flambeau, et continua: — Comme il peut arriver fréquemment que je rentre passé minuit, j'ai donné l'ordre de me préparer une chambre séparée de la vôtre. Ainsi vous ne serez pas obligée de m'attendre, et je serai plus libre, ajouta-t-il plus bas.

Il passa devant sa femme, sans jeter un regard sur elle, qui debout, immobile, atterée, ne trouvait pas un mot, pas un cri, pour soulager la douleur qui l'étouffait. Mais tout-à-coup elle s'élança devant son mari, pour lui fermer le passage, et, les mains tendues vers lui, elle s'écria: — Gustave! vous n'êtes point rentré seul... *Elle* est avec vous!

Son mari arrêta sur elle un regard froid et calme: — Que voulez-vous dire?

— Vous le savez aussi bien que moi, car vous pâlissez. Oui, celle qui a détruit tout mon bonheur et mon repos, elle est là, mon cœur me le dit! Vous vous êtes arrêté à cette porte. J'ai même cru entendre deux voix... Oh! vous avez osé l'amener!..

— Laissez-moi sortir, Pauline... laissez-moi sortir.

Et Gustave pâlissait en effet de colère, à cette lutte inattendue.

— Non! dit la jeune femme avec désespoir, non Gustave, vous passerez sur mon corps, ou vous ne me quitterez pas. Vous n'apporterez pas ainsi la honte et le déshonneur sous notre toit. Si vous ne pouvez m'aimer, au moins vous me respecterez.

— Vous voulez me pousser à bout... Encore une fois, laissez-moi sortir.

— Ce sera donc moi, s'écria l'infortunée, exaltée par la douleur, ce sera donc moi qui chasserai cette femme!

Elle fit un pas en avant; mais Robert saisit son bras, et le serrant avec force: — Pauline!... au nom du ciel! va-t-en... va-t-en, ou je ne réponds pas de moi!

Pauline fit un dernier effort pour le retenir; mais elle poussa un cri d'effroi et tomba à genoux: la main de Robert s'était levée sur elle.

Honteux de son coupable emportement, il s'élança hors de la chambre, laissant là Pauline, folle de douleur et de honte en le trouvant si coupable.

Losque la porte fut fermée, elle se traîna jusqu'au siége qu'elle avait quitté à l'arrivée de son mari, et elle dit d'une voix pleine d'angoisse: — Tout est fini!

Tout était fini en effet pour Pauline, quand on songe à ses efforts pour retenir le bonheur et le calme dans son ménage, et conjurer par des sacrifices sans nom, par une angélique résignation, l'orage qui venait d'éclater sur sa tête. Pauline était la fille d'un marchand, brave et honnête homme, qui avait toujours fait honneur à ses affaires, mais qui n'avait point trouvé le secret de faire fortune. Après trente années de travail, il s'était retiré du commerce, estimé de tous ceux qui le connaissaient, mais ne possédant que fort peu d'économies. Toute son inquiétude s'était éveillée, non pour lui, mais pour sa fille bien-aimée. Pauline avait alors dix-huit ans; elle était jolie, mais son éducation s'était bornée aux principes élémentaires. Toute sa science consistait à diriger parfaitement le petit ménage de son père, et à tenir des livres en partie double, sans qu'on y rencontrât jamais une erreur. Pour tous ceux qui la voyaient, c'était une gracieuse jeune fille, une de ces riantes images qui se trouvent dans presque tous les ménages bourgeois, bien ignorant de la vie du monde et des passions: c'était une femme ordinaire, c'est-à-dire bonne et dévouée jusqu'à l'abnégation la plus complète. Pour ceux qui perçaient cette commune enveloppe, elle devenait supérieure par la noblesse de ses instincts, la force de son caractère et la tendance passionnée de son âme. Pour qui ne juge que sur l'apparence, que de femmes nées dans le peuple, vivant de sa vie, femmes sublimes, grandes et généreuses, passent inaperçues, sans que l'on songe à les admirer, parce qu'on ignore le noble but qu'elles se sont proposé, et les pénibles sacrifices qu'elles ont faits pour y parvenir!

Un jour, le père de Pauline entra dans sa chambre et lui dit: — Mon enfant, le fils de M. Robert, le riche marchand de soieries, le jeune Gustave t'aime, et vient de me demander ta main.

Pauline devint fort embarrassée: — Mon père dit-elle d'une voix basse, je connais à peine M. Gustave, et comment, lui si riche, a-t-il pensé à une pauvre fille qui ne possède rien au monde?

— Il t'aime, mon enfant: ce mot répond à tout. J'aurais compris, je l'avoue, l'opposition de son père; mais Gustave est fils unique, il a toujours été un peu gâté, et Robert n'a point résisté aux prières de son fils. Maintenant ton avenir est assuré, je suis heureux.

— Mon père, dit encore la jeune fille avec émotion, vous aviez formé d'autres projets. Mon cousin Jules, pauvre comme nous, devait en travaillant se faire une position honorable, et... vous aviez dit que le fils de votre frère était le seul époux que vous désiriez pour votre fille.

— Oui... oui, sans doute, j'avais dit cela, reprit le vieux marchand avec embarras... Mais vois-tu, Jules s'est jeté à corps perdu dans les innovations industrielles, dans ce qu'ils appellent le progrès. Il ne recule devant aucune entreprise hasardeuse, et je tremblerais toujours s'il était mon gendre. Il peut faire fortune mais aussi il peut échouer, et dans ce cas une chute est presque toujours le déshonneur. D'ailleurs, il est dans le Midi, occupé de grandes spéculations; qui sait s'il pense encore à toi?... Enfin, ma fille, je n'ai plus qu'un dernier mot à te dire: au moment où j'ai quitté les affaires, des pertes successives allaient peut-être m'obliger à déposer mon bilan. Ce jour-là, je me serais fait sauter la cervelle. M. Robert vint à mon secours; il me prêta de l'argent. Il me serait impossible de rendre des sommes considérables pour moi: ton mariage m'acquitte.

— J'épouserai M. Gustave, mon père.

En effet, la noble jeune fille avait consommé le sacrifice, sans qu'une larme vînt trahir sa douleur. Elle avait joué sa vie, son bonheur pour le repos et le bonheur de son père; ne méritait-elle pas que le ciel la récompensât? Il n'en fut point ainsi. Elle était mariée depuis un an, lorsque son beau-père mourut. Robert, qui, jeune homme et enfant gâté, avait contracté des goûts de dépense et d'oisiveté, ne voulut pas reprendre la lourde tâche que la mort de son père lui laissait. Malgré les prières du père de Pauline, malgré les douces observations de sa femme, qui venait de lui donner un fils, quelques bouffées d'orgueil lui montèrent à la tête. Il quitta les affaires, réalisa sa fortune, prit un magnifique appartement dans le centre de Paris, et commença une vie inoccupée qui devait amener le malheur et le désordre dans son intérieur.

Bientôt, malgré la douceur inaltérable de sa femme, l'amour violent qu'il avait éprouvé pour elle s'éteignait, pour faire place à de nouvelles passions. Il n'y avait point encore de vices dans son âme, mais il y avait de la faiblesse et de l'inconstance. Il est inutile de raconter comment la société d'hommes plus riches, plus intrigans que lui, plus vicieux aussi, l'entraîna hors de la bonne voie; comment on tourna en ridicule son affection pour sa femme; comment ces hommes, plus haut placés que lui dans le monde, flattèrent son orgueil et l'éblouirent en feignant de l'élever jusqu'à eux; comment enfin ce caractère, trop faible pour résister aux séductions d'une vie coupable, trouva dans ses passions, qu'on avait éveillées, la force de rompre les liens de la famille, et de s'affranchir des devoirs les plus sacrés. C'est l'histoire de tous les hommes sans énergie et sans volonté pour le bien: le mal les domine; le torrent roule et entraîne tout ce qui n'a pas la force de lui résister.

Pauline n'avait pas tardé à comprendre toute l'étendue de son malheur. S'armant d'un sublime courage, elle avait lutté contre sa triste destinée, elle avait essayé de ramener son mari, elle s'était faite souple, admirable de dévoûment et d'amour. Jamais une plainte n'était sortie de ses lèvres. C'était par la douceur, par une tendresse à toute épreuve, qu'elle avait essayé de vaincre les mauvaises passions de Gustave; elle avait échoué. Elle avait toujours montré à ses amis et à sa famille un front serein et un doux sourire; elle avait gardé ses larmes pour la solitude, luttant toujours et toujours espérant. Mais après la scène que nous avons racontée au commencement de cette histoire, après qu'elle eût vu s'accomplir cette séparation d'intérieur qu'elle redoutait depuis long temps, après que Robert eut levé la main sur elle, son cœur se brisa et elle s'écria avec désespoir: — Tout est fini! — C'était la première fois que l'espérance l'abandonnait.

Le jour vint et la trouva à la même place où elle était tombée après le départ de son mari. Elle était affaissée sur elle-même, les mains jointes, l'œil fixe et noyé de larmes qui s'étaient fait jour après un spasme violent. Elle fut tirée de ce pénible état par l'arrivée d'un de ses oncles, le vieux et honnête Bertrand, homme au sens droit et sage. Seul il savait le secret de sa vie, seul il savait les pleurs qu'elle versait chaque jour. Son cœur et son expérience l'avaient éclairé, il n'avait point demandé de confidences: il avait deviné, et il était entré forcément dans le secret de ses douleurs.

Il vint à elle, et secouant la tête avec tristesse: — Encore des larmes, dit-il, encore de nouveaux chagrins. Hier, tu étais plus calme.

— Ce n'est rien, mon oncle, rien, un enfantillage peut-être.

— Un enfantillage, et te voilà pâle, les yeux gonflés et rouges, les traits renversés, le corps brisé. Et ce serait pour un enfantillage que la douleur aurait fait tant de ravages? Non, ma pauvre Pauline: tu peux tromper ton père, qui se persuade qu'avec de la fortune on est toujours heureux; tu peux tromper tes amis, tout le monde, excepté ton vieil oncle, celui qui a élevé ta digne mère, et qui a reporté sur toi toute la tendresse qu'il avait pour elle.

— Oui, mon bon oncle, dit la jeune femme en prenant ses mains, oui, vous m'avez soutenue dans mes chagrins. Votre tendresse me donnait du courage, et, sans vous le dire, dans votre droiture, dans la noblesse de vos sentimens, je puisais la force nécessaire pour accomplir mes devoirs.

— Tu les a tous accomplis, et tu es malheureuse!

— Oui, bien malheureuse! dit la jeune femme en essayant vainement de retenir ses larmes.

— Ah! dit le vieillard avec émotion, si, selon nos vœux, tu avais épousé ton cousin Jules... C'était là un honnête homme, qui a fait un rapide chemin, et qui t'aurait rendue heureuse.